



Père Théodore R.

Lettres de Jérusalem¹ du Père Théodore Ratisbonne
+
Lettre de Notre Bon Père à ses chères filles de Notre Dame de Sion²

- Première lettre, 1^o partie -

Jérusalem, Dimanche
17 octobre 1858

Mes très aimées Mères et enfants,

Après dix huit siècles d'absence je suis enfin revenu dans mon pays. Mais quels changements !

Quels renversements ! Je ne veux point encore parler de Jérusalem ; je vous raconterai d'abord mon entrée dans la Terre Sainte ; car j'ai traversé à pieds sec un bras de mer, comme autrefois au passage du Jourdain et de la mer Rouge. Si ce n'était pas cette fois un miracle, c'était du moins la parodie du miracle...

La petite barque qui devait nous transporter du bateau à vapeur au port de Jaffa, n'a pu atteindre ce rivage, à cause des écueils qui embarrassaient ce triste port. Il fallait faire une soixantaine de pas sur la mer. Comment cela s'est-il accompli ? Un robuste batelier, digne fils des anciens géants d'Enae, est venu prendre les passagers un à un pour les déposer comme des ballots sur le rivage. Il marchait dans la mer et nous portait sur son dos. Notez donc que j'ai fait mon entrée dans la Terre Sainte, à cheval sur le dos d'un arabe ! Je n'étais pas digne de monter sur un âne ! Mes chères sœurs Claire et Cécile ont dû subir la même humiliation, ainsi bien que tous les passagers.

... Il n'y avait pas d'autres locomotives ; et c'est ainsi que nous sommes arrivés à Jaffa, l'antique Joppé, la ville bâtie par Japhet, fils de Noé, qui avait construit la mystérieuse arche sur ce même rivage. C'était le vendredi 15 octobre, à 9 heures du matin, jour où l'Eglise célèbre la fête de Ste Thérèse. Il ne pouvait arriver en Palestine sous une protection plus douce et plus sympathique. Mon amour de l'antiquité a tout aussitôt reçu une satisfaction. J'ai contemplé quelques vieux troncs d'arbres vermoulus parmi lesquels se trouvait un fragment à moitié taillé. J'ai cru y reconnaître un insigne morceau de l'arche de Noé, et j'en ai détaché une parcelle pour la donner à Mère Marie-Louise.

Nos sœurs de Jérusalem avaient eu la bonne pensée de nous envoyer à Jaffa leur domestique, le bon Jacob ben Israël. Il soigna nos bagages, nos chevaux et nos provisions de route ; nous pouvions partir sans retard pour Jérusalem mais un incident a failli remettre ce voyage au lendemain.

Le Patriarche de Jérusalem, le chancelier, l'abbé Poyet, et plusieurs Missionnaires du Patriarcat arrivaient à Jaffa pour se rendre à Beyrouth. Nous nous rencontrâmes tous ensemble au couvent des Franciscains. Monseigneur voulut me retenir jusqu'à son départ ; mais sur mes instances, il m'accorda immédiatement l'audience dont j'avais besoin pour connaître sa pensée sur notre œuvre, et recevoir ses instructions. Il me donna gracieusement les pouvoirs les plus étendus pour toutes les affaires que j'aurais à traiter en Terre Sainte, et je vous avoue dans cet entretien d'une heure avec le digne Patriarche, j'ai eu des consolations qui m'ont profondément ému.

Je n'en goûterai certainement pas de plus grandes, durant ce saint pèlerinage et n'en pouvais désirer davantage. J'ai ensuite dîné avec le Patriarche ; nos sœurs dînaient chez les Religieuses de St Joseph qui étaient parfaites de dévouement, et de délicate charité.

Vers 3 heures après-midi, une douzaine de chevaux arabes nous attendaient devant la porte du couvent. On ne m'a pas laissé le temps de faire ma visite à Simon le corroyeur et à la chère Tabithe que St Pierre a ressuscitée. Je les ai salués en esprit, et je les verrai à mon retour. Les chevaux trépignaient ; nos compagnons de voyage nous pressaient. J'étais le 1^o à cheval, tout rajeuni au souvenir de mes anciennes prouesses.

Le Père Ménard s'élance à son tour ; c'est un lion ; il est brave comme Richard. Nos sœurs caracolent comme des amazones, sur deux beaux coursiers blancs. Un brésilien fort distingué ; des missionnaires, des pèlerins de diverses contrées, faisaient partie de notre caravane, conduite par Mr Sumbri Jérusalemite, dont la fille est en pension dans notre Sion de Jérusalem.

¹ Toute la correspondance du P. Théodore se trouve dans les archives des Sœurs de N.D de Sion à Rome

² Copies de lettres sur un cahier du 17 octobre 1858 au 9 novembre 1858, courrier du P. Théodore depuis Jérusalem aux Sœurs de Paris

Mais les anges de Sion, sur les ailes de vos prières, nous conduisaient d'une manière plus efficace ; car durant ce long et périlleux voyage, à travers les déserts et les rochers, nous avons été constamment protégés, et pas une ombre d'accident n'a entravé notre marche.

Les sœurs principalement m'étonnaient et m'édifiaient par leur bravoure apostolique. Sœur Cécile qui tremblait en montant pour la première fois à cheval, s'était animée d'un tel courage que j'ai dû la modérer ; car elle galopait à toute bride en avant, sans craindre les longues files de chameaux qui se croisaient avec nous ; ni les bédouins armés de lances énormes qui apparaissaient par intervalles derrière les buissons de nopals.

Nous avons ainsi traversé l'immense plaine de Saron ; antique patrimoine de la tribu de Dan, terre d'une fertilité extraordinaire, où coulaient autrefois les ruisseaux de lait et de miel ; mais qui aujourd'hui ne présente plus même un filet d'eau au voyageur altéré. Néanmoins elle est encore bonne et généreuse, comme l'était ma nourrice dans sa vieillesse ; excellente femme, elle n'avait plus de lait, mais elle avait toujours la volonté de me nourrir, et me conservait, fidèlement, son cœur de nourrice.

Ce premier horizon de la Terre Sainte est magnifique, à notre droite s'étendait loin de nous le pays des Philistins dont Josué n'a jamais pu entièrement venir à bout ; à notre gauche dominaient les crêtes de la riche Samarie. Nous laissons derrière nous la grande mer où j'avais passé 15 jours qui peuvent compter pour la quarantaine que mes aïeux ont faite dans le désert. – Mais rien n'est grandiose comme la plaine de Saron. J'ai voulu ramasser un peu de cette terre biblique pour l'offrir à notre supérieure de Ste Mathilde. – Dans cette 1^o journée, nous n'avions que 3 heures à chevaucher, pour arriver avant la nuit à Ramlah, où nous avons trouvé une douce hospitalité dans un couvent franciscain.

Ramlah est l'ancienne Arimathie ; la patrie du sénateur Joseph. J'ai la conviction que le monastère est bâti sur l'emplacement du saint personnage qui parfuma le corps de Notre Seigneur. Je l'ai senti à l'odeur du baume et de la paix délicieuse qu'on aspire dans ce couvent. Je crois même avoir couché dans la chambre de St Joseph d' Arimathie. On assure que le prophète Samuel s'est plus d'une fois reposé dans la même demeure. Quoiqu'il en soit, j'étais debout le lendemain samedi à 3 heures ; et dès 4 heures je montais à l'autel pour célébrer les mystères d'immolation de ce divin corps qui lui-même nous embaume et veut être embaumé dans nos cœurs.

C'était ma première messe offerte en Terre Sainte. Ce que j'ai éprouvé n'est pas à dire ; mais je portais aussi en moi tous vos noms, les Pères, les Mères, les Sœurs, les enfants, les amis, les brebis, les agneaux, les poussins ; tout ce que j'aime, tout ce que je couve, tout ce que je chéris et bénis : toute la montagne de Sion ! J'ai supplié l'Inspirateur de toute bonne pensée de mettre dans mon esprit et dans mon cœur les dispositions que je dois avoir pour entrer dans la cité de Dieu ; car je veux y aller, non pas pour me scandaliser, mais pour m'édifier ; et cette édification, je veux la puiser, non pas dans mes rapports avec les hommes, puisque les hommes sont partout des hommes, mais dans les Lieux, dans les souvenirs, dans les espérances. J'ai pris la résolution de ne voir dans les hommes eux-mêmes que ce qu'ils ont de bon, de sympathique, je veux les regarder tous comme des élus. Si je me trompe, le Bon Dieu redressera mon jugement dans la vallée de Josaphat. En attendant je les aimerai tous, quels qu'ils soient, lors même qu'ils seraient terribles comme Og et Magog.

A 6 heures, la petite caravane se retrouvait à cheval. La chaleur était déjà très forte ; et il s'agissait de bien commencer une rude journée. Ce n'est pas sans émotion que j'ai dit adieu à Ramlah, en cueillant une petite branche aromatique destinée au bijou de Sion. – Le Père Renard surtout paraissait préoccupé. Il m'avait fait apercevoir les champs que le brave Samson avait dévastés à l'aide de 300 renards attachés deux-à-deux par la queue. Je crois que mon vénérable confrère invoquait ses 300 patrons tant il était recueilli et long à dire ses litanies...

Mais à mesure qu'on se rapproche des montagnes d'Ephraïm, la terre devient plus aride, les teintes plus tristes, les chemins plus vagues et plus rocailleux. L'âme se sent enveloppée d'un sentiment lourd et sombre. Les montagnes peu à peu cesseront d'être des montagnes ; ce sont des morceaux de rochers ; encore les pierres ne tiennent plus les unes aux autres ; elles ont frémi ; elles ressemblent à des squelettes disloqués. Et cependant ces montagnes étaient autrefois boisées et fertiles ; on y découvre encore des restes d'amphithéâtres, des contours de jardins, des aqueducs pulvérisés.

De distance en distance, on rencontre de vastes pavés qui indiquent la place où était une ville dont on ignore aujourd'hui le nom ; comme des pierres funéraires dont l'inscription est effacée ? Une de ces ruines les mieux conservées, c'est Latroun, patrie du bon larron, et aujourd'hui encore patrie des voleurs de grand chemin. C'est une espèce de forteresse gigantesque renversée sur la cime d'une colline à notre droite. Je ne résistais point au désir de la visiter, car on dit que c'était là où s'étaient retranchés les glorieux Maccabées.

Bravant donc la fatigue et la chaleur, j'ai laissé nos sœurs sous la garde de Dieu, de Marie et du brave Jacob ; et avec le reste de la troupe nous avons grimpé sur la montagne, en faisant le tour de ces ruines formidables. J'ai salué les fils de Mattathias et leur père ; je leur ai recommandé Sion, et tout ce qui palpite dans mon cœur en Orient et en Occident....

A suivre